

L'Angleterre féconde, dans l'île de Saint-Edouard, la renaissance du catholicisme, et à l'ombre des libertés dont jouit ce puissant et glorieux empire, les intelligences d'élite s'inclinent et rendent hommage à l'Eglise de Jésus-Christ.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 13 AOUT 1850.

Notice sur les Maronites.

Le motif de la présente Notice est la recommandation que vient de donner Mgr. l'Evêque de Montréal, au R. P. Flavien, Religieux du Mont Liban, pour lui permettre de solliciter la charité du diocèse en faveur des Maronites catholiques. Un appel si solennel, et motivé, comme il l'est, ne peut manquer d'exciter ici de vives sympathies. Car tous les cœurs, tous les pays, tous les siècles sentent intimement ce que c'est que la *catholicité*. C'est un mot plein de sens, qui ne saurait se prononcer par une bouche catholique sans que le cœur n'en soit ému et touché. Oh ! qu'il vibre bien avant dans l'âme, cet accent harmonieux !

Toutefois, nous croyons intéresser le public charitable et compatissant, en détaillant les faits, que Sa Grandeur n'a pu qu'indiquer dans le cadre si étroit d'une Lettre testimoniale. Pour cela, nous analysons une lettre touchante de Mgr. l'Evêque de Sidon, un beau discours de M. de Montalembert à la Tribune Française, et différents rapports de journaux, qui ont fait entendre à l'univers étonné les cris douloureux d'une nation expirante, celle des Maronites. On nous pardonnera de n'essayer qu'à la course un sujet qui mériterait d'être traité à grands traits. Mais l'on pourra, si on le veut, recourir aux sources où nous avons puisé, et consulter le 9^e vol. des *Mélanges Religieux*, page 49... 545... et 724. Disons d'abord que tout notre objet est de montrer que les Maronites sont trois fois dignes de compassion, parce que leur position géographique, politique et religieuse les rend trois fois malheureux.

1^o. *Leur position géographique.* Les Maronites habitent le Mont Liban. Restes infatigables des anciens chrétiens de la Syrie, fidèles à la foi, ils cherchent dans les rochers et les précipices de cette célèbre montagne, à se soustraire à la cruelle puissance des Sarrasins, contre lesquels ils luttèrent longtemps avec succès. Les Druses, nation barbare et infidèle, se sont peu à peu introduits dans les contrées Maronites, de sorte que le Liban se trouve habité par deux races distinctes et se divise en districts Druses, districts Maronites et districts Mixtes. Ce mélange fait assez connaître ce qu'il faut à soustraire les Maronites de la part des Druses. Ce que nous allons dire de leur position politique et religieuse le montrera encore mieux.

2^o. *Leur position politique et religieuse.* Les Maronites et les Druses furent inégalement, jusque vers la fin du 16^e siècle par Amrath III, Empereur de Constantinople, les réduits sous sa domination. Il leur donna d'abord un Prince Musulman pour les gouverner; mais, sentant bientôt qu'il ne pourrait pas toujours les contenir dans l'obéissance, le gouvernement Turc comprit que la meilleure politique, pour se les attacher, serait de leur donner des Princes de leur nation, en se réservant le droit de suzeraineté.

On devine sans peine que le Gouvernement Mahométan, ennemi juré de la Religion chrétienne, devait donner la préférence aux Druses infidèles sur les Maronites catholiques, dans le choix des Princes qui devaient gouverner les deux peuples. C'est ce qui arriva; mais, par l'intervention de la France, les Druses qui gouvernèrent ce petit état du Liban, se virent contraints de se choisir pour Ministres des Maronites. Quelques familles princières Mahométanes, établies dans le pays, ayant embrassé la foi catholique, et étant parvenues au pouvoir, les Maronites eurent l'avantage

d'être gouvernés, pendant une quarantaine d'années, par des Princes de leur religion. L'Emir Béchir ayant été entraîné dans la chute du gouvernement Egyptien, les deux princes chrétiens qui lui succédèrent, ne le furent que de nom, et ne purent jamais reconquérir l'autorité souveraine.

Le gouvernement Turc ne se croyant pas encore assez fort pour réduire les Chrétiens du Liban sous la domination Druse, voulut rétablir, au moins en partie, ses desseins. Pour cela il créa en 1843 deux princes. L'un Maronite et l'autre Druse. Mais, par une politique digne de la *Sublime Porte*, il réduisit sous la domination Druse, trente mille Maronites, pour lui donner la force d'écraser les chrétiens. Tel fut le sujet de la guerre que se firent ces deux races rivales et la cause du désastre des chrétiens Maronites.

Le gouvernement Turc ne borna pas là son intervention oppressive. Il fit marcher ses troupes, qui commirent des attentats inouïs et tels qu'on n'en avait pas eu d'exemples depuis le commencement de la guerre civile. Ainsi, au lieu de rétablir l'ordre, il ne fit que perpétuer et empirer le désordre. Mais ce n'était point encore assez pour satisfaire ses noirs complots contre les chrétiens du Liban. Car, sous prétexte de vouloir pacifier les deux races, qui se faisaient une guerre à mort, le gouvernement envoya un fonctionnaire auprès des parties belligérantes, avec des pouvoirs très étendus. Chéikh Effendi, c'était le nom de ce perfide diplomate, ne fut pas plutôt arrivé en Syrie, qu'il ordonna un désarmement général.

Il commença, le 16 octobre 1843, ses opérations par désarmer les Maronites, et fit en même temps avertir les Chéicks chrétiens; et voici comme on procéda. On prit les états de la population de l'année 1840, avant les guerres civiles, avant toutes les pertes que divers événements avaient fait essuyer à la population. On fit ce calcul. Tel village avait 150 fusils. Les habitants avaient beau représenter qu'il n'y avait plus au Village que 50 ou 60 guerriers, et qu'ainsi l'on ne pouvait exiger d'eux que 50 ou 60 fusils; on leur répondait : donnez 150 fusils; et si vous ne les avez pas, allez en acheter; sinon, vous serez bâtonnés, torturés, vous, vos prêtres, vos femmes, vos vieillards, vos enfants. Ce qui aggrava ces odieuses exactions, c'est que déjà les Maronites avaient été désarmés. Mais ce qui révolta le plus, c'est que les Druses n'étaient désarmés que pour la forme, quoiqu'ils fussent l'ennemi plus soigneusement que les Maronites, puisqu'ils étaient les agresseurs. Chose étonnante, on voyait les Maronites aller acheter des armes des Druses pour les livrer aux Ministres du gouvernement Turc; et remarquons que c'étaient leurs propres armes qu'ils achetaient ainsi de leurs ennemis.

Comme, malgré tout cela, le chiffre établi par le Ministère Ottoman n'avait pas été atteint, l'autorité, pour contraindre à livrer des armes qu'elle prétendait être cachées, a lancé sur ces malheureuses populations des troupes régulières, qui, avec l'aide des Druses, mirent tout à feu et à sang. Des horreurs probablement inconnues aux siècles barbares furent alors commises. Les femmes furent soumises aux derniers outrages et aux tortures les plus abominables, plongées dans l'eau, puis suffoquées par la fumée. Les enfants et les vieillards furent torturés, les prêtres flagellés, et pendus la tête en bas, les Evêques bâtonnés, le St. Sacrement traîné dans la boue. A Balda, on se donna le plaisir de fouetter les Moines et de leur faire danser la derrière. Ces affreux traitements se sont renouvelés jusqu'à dix fois.

Ces tristes détails sont confirmés par les journaux d'Angleterre et d'Allemagne, et même par les Francs-Turcs, imprimés à Smyrne. Qu'il nous suffise de citer ici le témoignage du fameux Napier qui a été, comme on le sait, le principal auteur de l'expédition de Méhémet-Ali de la Syrie, et qui a figuré en première ligne dans le bombardement de Beyrouth, en 1840. Voici ce qu'il disait à Edimbourg, quand on lui donnait le droit de bourgeoisie.

"Le gouvernement nous a envoyés en Syrie pour délivrer cette Province de Méhémet-Ali; mais je regrette d'avoir à déclarer que

les habitants de la Syrie sont tombés dans un despotisme dix mille fois pire. La plus grande douleur de ma vie est d'avoir contribué à chasser de la Syrie le Pacha d'Egypte, et d'avoir aidé les Turcs à établir, parmi les chrétiens du Liban, ce dernier et noble débris du Christianisme asiatique, le gouvernement le plus infâme qui ait jamais existé."

Le diplomate Chéikh Effendi, que l'on assure avoir été à l'école du Lord Palmerston, a ajouté à tant de mauvais traitements, l'insulte la plus révoltante. Car, ayant rassemblé les restes de la malheureuse nation maronite, il leur a dit, en beau style de diplomatie, que le grand Seigneur, qui était aussi sage que Salomon et aussi vaillant qu'Alexandre, leur accordait un pardon général, parce qu'il ne voulait pas que ses sujets eussent aucun mal à souffrir.

Maintenant il est facile de conclure quelle est la situation religieuse et politique des maronites chrétiens. D'un côté ils ont à vivre avec les Druses qui n'ont de religion qu'un reste de paganisme; et d'un autre, ils sont sous la verge ottomane. Avec cela ils sont exposés au schisme de la Russie qui, comme on le sait, exerce sa colossale puissance sur l'Orient pour arracher du sein de l'unité catholique tous les peuples qu'elle peut séduire. Ce n'est pas tout: les Missionnaires Bibliistes sont, là comme ailleurs, pour travailler à détruire le catholicisme à l'aide de leurs livres. Les Druses leur font la cour, en acceptant leurs bibles sans y croire, et en recevant pour cela toutes sortes d'engagements. Nul doute qu'il n'y ait là pour les infortunés maronites une tentation bien dangereuse. Car l'on comprend qu'ils doivent être bien ignorants, surtout à la suite des terribles événements dont ils viennent d'être victimes. La persécution, la misère, l'ignorance pèsent donc de tout leur poids sur les malheureux chrétiens du Liban. Ils ont donc besoin de secours. Mais à qui reconviendrait-ils pour cela, sinon à leurs frères, les chrétiens du couchant. Laissons l'Evêque de Sidon nous dépeindre leur détresse dans une lettre qu'il adressait à un Prêtre maronite alors à Paris.

"Il est impossible de se faire une juste idée de nos pertes que nous avons éprouvées, lorsque pour la deuxième fois nos ennemis sont venus nous ravager... Ne sommes-nous pas sous l'entière dépendance de nos cruels ennemis, nous, nos femmes, nos enfants, nos vieillards, nos prêtres, nos femmes, vos vieillards, vos enfants. Ce qui aggrava ces odieuses exactions, c'est que déjà les Maronites avaient été désarmés. Mais ce qui révolta le plus, c'est que les Druses n'étaient désarmés que pour la forme, quoiqu'ils fussent l'ennemi plus soigneusement que les Maronites, puisqu'ils étaient les agresseurs. Chose étonnante, on voyait les Maronites aller acheter des armes des Druses pour les livrer aux Ministres du gouvernement Turc; et remarquons que c'étaient leurs propres armes qu'ils achetaient ainsi de leurs ennemis.

Comme, malgré tout cela, le chiffre établi par le Ministère Ottoman n'avait pas été atteint, l'autorité, pour contraindre à livrer des armes qu'elle prétendait être cachées, a lancé sur ces malheureuses populations des troupes régulières, qui, avec l'aide des Druses, mirent tout à feu et à sang. Des horreurs probablement inconnues aux siècles barbares furent alors commises. Les femmes furent soumises aux derniers outrages et aux tortures les plus abominables, plongées dans l'eau, puis suffoquées par la fumée. Les enfants et les vieillards furent torturés, les prêtres flagellés, et pendus la tête en bas, les Evêques bâtonnés, le St. Sacrement traîné dans la boue. A Balda, on se donna le plaisir de fouetter les Moines et de leur faire danser la derrière. Ces affreux traitements se sont renouvelés jusqu'à dix fois.

BULLETIN.

Prorogation du Parlement Provincial.—Particularités diverses.—Fuite de l'étranger.

Samedi, à midi, eut lieu la prorogation du Parlement Provincial avec les solennités d'usage, et en présence d'un grand concours de citoyens de Toronto. Le discours de clôture de Son Excellence, dont nous donnons ailleurs la traduction, s'est terminé par l'expression du vœu qu'elle forme que le bien public ne souffre point de l'esprit de parti qui a prédominé jusqu'à ce jour en ce pays dans les affaires publiques et dans les discussions parlementaires.

Le *Hevald* de cette ville voit dans l'événement de la prorogation un sujet de se féliciter lui-même (ce qu'il aime à faire autant que possible) de ce qu'il n'aura plus à s'occuper des

travaux d'une législature où trônait, à ses yeux, la *servilité*. En effet, le *Hevald* a beau prendre ses sujets de déclamation en-dehors de la frontière; les affaires de la province n'en iront pas plus mal.

Nos échanges du Haut-Canada ne nous ont encore transmis aucun détail de la fête à laquelle étaient conviés à Toronto plus de deux cents personnes de Buffalo, et qui devait être prolongée jusqu'à vendredi. Il ne fallait pas moins qu'un tel acte de courtoisie en retour de la réception pleine d'affabilité récemment offerte aux députés et hauts fonctionnaires de la législature canadienne, par les habitants de Buffalo, à la suite de l'excursion des premiers au canal Welland. Ces démonstrations font bien augurer à l'avantage de deux peuples limitrophes qui en font échange.

Nous n'avons pas encore sous les yeux les documents officiels qui, d'après quelques journaux, constatent que la chambre, dans la séance du 4 août, a fixé à £300 l'appontement de chacun des protonotaires du district de Québec, et à £350 celui de chacun des greffiers de la police.

Il a été définitivement passé une loi pour la suppression de l'intempérance; une autre réglant certaines formalités au sujet des billets promissaires ainsi que le coût des protêts aux quels ils donnent lieu. La chambre a aussi concouru dans l'adoption d'un amendement à la loi facilitant l'étude des lois.

Les rapports sur la récolte de cette année dans le Bas-Canada, sont satisfaisants. Les grains sont assez abondants, et les grains sur pied dans un état prospère. Les journaux des Etats-Unis annoncent que jamais les moissons n'ont eu meilleure apparence que cette année dans plusieurs parties du territoire de l'Union.

Les correspondances et les journaux d'Europe représentent la malheureuse Irlande en proie à une famine dévorante et aux dévastations des fièvres épidémiques. Les émigrations constantes diminuent le chiffre de sa population sans diminuer ses misères. On ne reproche aucune exagération à cette attristante peinture des maux de la patrie de Daniel O'Connell.

Nous sommes obligé, par l'abondance des matières, à différer jusqu'à vendredi la publication de nouvelles plus amples d'Europe.

Discours de Son Excellence le Gouverneur Général prononcé à la clôture des Chambres, le 10 août 1850.

HONORABLES MESSIEURS DU CONSEIL LÉGISLATIF ET MESSIEURS DE L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE,

Je ne puis mettre fin à vos travaux parlementaires pour le présent, sans vous offrir mes plus vifs remerciements du zèle et de la diligence que vous avez apportés, pendant le cours de la session, à la considération d'un grand nombre de sujets d'haute importance pour le bien-être public.

Je m'étudierai à prévenir tout délai inutile dans l'exécution des arrangements en contemplation dans les actes impériaux et provinciaux, passés récemment pour transférer aux autorités coloniales le contrôle et la régie du bureau de poste provincial.

Je suis d'avis qu'on peut étendre beaucoup plus qu'il ne l'a été jusqu'à présent, à leur avantage commun, l'échange des produits entre les différentes provinces de l'Amérique Britannique du Nord; et je ne manquerai pas de me prévaloir des pouvoirs que me confère l'acte passé en vue de cet objet important.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai transmis au secrétaire d'état, pour être mises au pied du trône, les adresses adoptées pendant la présente session par les deux chambres du parlement provincial, contenant l'expression de leur loyauté dévouée envers Sa Majesté et de leur attachement aux institutions de la province.

Ces adresses, j'en ai l'assurance, représentent les sentiments du peuple canadien en masse aussi bien que ceux du parlement.

MESSIEURS DE L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE,

Je vous remercie au nom de Sa Majesté de la libéralité avec laquelle vous avez voté les subsides nécessaires pour le service public. Je

me ferai un devoir de les employer avec toute l'économie compatible avec l'efficacité de ce service et le maintien du crédit public.

HONORABLES MESSIEURS ET MESSIEURS, Je vous félicite de l'amélioration que présente le revenu, et de l'apparence d'une abondante récolte qui semble être générale dans toute la province.

La nature a prodigué à cette province les facilités pour le transport, aux marchés éloignés, de ses propres produits et de ceux des autres pays; étendre et développer ces facilités est un objet de première importance à son bien-être.

J'ai donc eu beaucoup de satisfaction à visiter dernièrement, en compagnie d'un bon nombre de membres des deux chambres du parlement, un grand ouvrage public formant un chaînon dans la chaîne de communication par eux, qui s'étend, en traversant le Canada, depuis les régions de l'ouest, jusqu'à l'océan.

Ce qui augmenta beaucoup le plaisir que me procura cette visite, fut l'occasion qu'elle offrit à une manifestation de courtoisie hospitalière de la part des citoyens d'une nation voisine et amie.

J'ai aussi été flatté de voir l'impulsion que des actes récents de la législature ont donnée aux entreprises de chemins de fer et à la construction de chemins de bois et macadamisés, dans différentes parties de la province.

J'espère qu'à votre retour chacun dans vos endroits, vous userez de l'influence que vous possédez à si juste titre pour l'avancement de ces mesures et autres d'utilité pratique.

En dirigeant l'énergie du peuple de la province vers la poursuite d'objets dont l'accomplissement est d'un intérêt commun, on peut espérer d'adoucir les aspérités de l'esprit de parti qui a eu, à diverses époques, un si pernicieux effet sur son bien-être, et avec la grâce de Dieu, d'assurer son avancement dans tout ce qui constitue une prospérité solide et réelle. (*Minerve*.)

Nous observons que le *Quebec* ainsi que le *Sydney Gazette*, prennent parti concurrentement avec le *Montreal Gazette* et le *Transcript* de cette ville, en faveur de la décision de la Chambre dans la querelle relative au rapport de *Globe*, M. Ure. Si nos renseignements sont exacts, l'honorable M. Morin aura beaucoup contribué au rétablissement d'un bon accord à la suite de cette malencontreuse affaire.

M. Gage a proposé à la Chambre l'adoption d'une mesure répressive contre les Rapports infidèles et partiaux. Est-il un journal qui puisse y trouver à redire ?

MM. Jonathan S. C. Wartle, Victor Eugène Tessier, John William McCallum et James Arnold, ont été admis à la pratique de la profession d'avocat, après examen subi devant la section de Québec du Barreau du Bas-Canada.

On lit dans le *New-Brunswick* du 16 juillet, le récit d'un lamentable événement. Deux jeunes garçons étant allés cueillir des baies, s'enfoncèrent dans le bois situé derrière la chapelle catholique de Portland (New-Brunswick). Ils avaient déjà parcouru un mille dans la forêt, lorsqu'une orse accompagnée d'un petit, sortit d'un hallier, vint droit à l'un d'eux, le saisit et disparut avec sa proie. Le jeune infortuné était un enfant de 11 à 12 ans, fils d'un résident du nom de Coyle, qui perd ainsi un appui sur lequel il fondait de justes espérances. On a retrouvé depuis les restes mutilés de la victime.

Nouvelles de Californie.

Nous publions aujourd'hui une autre lettre de M. Cénas, qui intéresse l'autant plus nos lecteurs, qu'il y est fait une spéciale mention de nos compatriotes. Nous aurions désiré y joindre les lettres, sur le même pays, que le *Journal de Québec* vient de publier dans ses colonnes; mais le temps et l'espace nous man-

massait avec soin toutes ces grenouilles éparpillées, et les rejetait dans les plaies et sur la table.

Par quelque motif que l'on ne rapporte point, M. d'Epinoxy résolut de placer la jeune fille à l'hôpital-général de Châlons, que l'on appelait la *Renfermerie*, où l'on recevait les enfants des pauvres habitants de l'un et de l'autre sexe, pour les y nourrir jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Elle fut baptisée à l'église de Saint-Sulpice sous les noms de Marie-Angélique Memmie; mais on continua de l'appeler habituellement du surnom singulier de mademoiselle Leblanc. Elle resta plusieurs années dans cet hôpital. On la conduisait quelquefois au château de Songy qu'elle revoyait avec plaisir. Un jour elle se jeta tout habillée dans un étang, se promena en nageant de tous côtés, et s'arrêta sur une petite île où elle mit pied à terre pour attraper des grenouilles qu'elle mangea tout à son aise.

De l'hôpital, elle passa dans un couvent appelé la communauté des Régentes, où le duc d'Orléans, en traversant Châlons à son retour de Metz, s'était engagé à payer sa pension.

En 1737, la reine de Pologne passant à Châlons pour aller prendre possession du duché de Lorraine, on lui parla de la jeune sauvage qu'elle fit venir devant elle. D'après ce qu'elle rapporta, le son de la voix de l'enfant était aigu et perçant, ses paroles étaient brèves et embarrassées, ses gestes étaient familiers et enfantins; ses façons d'agir montraient qu'elle ne distinguait encore que ceux qui lui faisaient le plus de caresses. La reine

de Pologne l'en accabla; et, sur ce qu'on lui apprit de sa légèreté à la course, cette princesse voulut qu'elle l'accompagnât à la chasse. Là, se voyant en liberté, et se livrant à son naturel, la jeune fille suivait la course les lièvres ou les lapins qui se levaient, les attrapait et revenait du même pas les apporter à la reine. Cette princesse témoigna quelque désir de l'emmenner avec elle pour la placer dans un couvent à Nancy; mais elle en fut détournée par les personnes qui avaient soin de son instruction. La jeune fille présente à la reine plusieurs branches de fleurs artificielles qu'elle avait faites elle-même. Elle excellait dans ce genre de travail et dans ceux de la tapisserie.

En 1747, la pauvre jeune fille prit du dégoût pour son couvent par une sorte de honte de se trouver souvent en relation avec des personnes qui se souvenaient de l'avoir vue au sortir du bois, avant qu'elle fût apprivoisée, et qui, quelquefois, le lui faisaient sentir trop durement. Elle obtint la permission d'aller au couvent de Sainte-Menchould; à son arrivée en cette ville, au mois de septembre, La Condamine, de l'Académie des sciences la rencontra dans l'hôtellerie où elle venait de descendre. Il y dina avec elle et l'hôtesse, et lui adressa de nombreuses questions. Elle exprima le regret de n'avoir pas profité des offres que le duc d'Orléans lui avait faites autrefois de la faire venir dans un couvent de Paris. La Condamine lui promit de rappeler ces promesses au prince, qui, en effet, la fit venir à Paris, la plaça aux Nouvelles-Catholi-

ques de la rue Sainte-Anne, et l'y alla voir. Elle fit sa première communion et fut confirmée dans cette maison. Transférée depuis à la Visitation de Chaillot, elle se disposait à se faire religieuse, lorsqu'un coup qu'elle reçut à la tête par la chute d'une fenêtre, mit sa vie en danger. Le duc d'Orléans la fit transporter aux Hospitalières du faubourg Saint-Mercreau, où elle resta longtemps infirme et languissante. Le duc d'Orléans mourut dans l'intervalle, et elle se trouva sans protecteur. Les renseignements biographiques s'arrêtent à une époque où, âgée d'environ quarante ans, ayant perdu la santé, elle paraissait vouloir se retirer dans une petite chambre qu'une personne charitable lui avait offerte.

On pense bien que, dès que cette pauvre créature fut parvenue à prononcer quelques mots de français, on s'était empressé de la chercher à savoir en quel pays elle était née, et comment elle était venue; mais on ne réussit point à obtenir d'elle des détails certains. Elle raconta que, deux ou trois jours avant qu'elle ne fût prise à Songy, elle se trouvait en compagnie d'une jeune fille plus âgée qu'elle, et que, toutes deux, elles avaient traversé à la nage une rivière où elles avaient pris du poisson en plongeant. Un gentilhomme ayant aperçu de loin les deux têtes noires de ces enfants, les avait prises pour des poules d'eau, et avait tiré sur elles un coup de fusil qui heureusement ne les avait pas atteintes; elles avaient plongé et n'avaient reparu que derrière des joncs qui les avaient cachées à la vue du gentilhomme. Au sortir de la rivière,

re, les deux enfants avaient trouvé un chaquet à terre, s'étaient frappées l'une l'autre en s'en disputant la possession; c'était la plus jeune qui avait été la plus forte, et qui s'était emparée du chaquet. A la suite de cette querelle, les deux enfants s'étaient séparées.

Souvent on insista près de la jeune sauvage pour qu'elle fit tous les efforts possibles, afin de retrouver quelques souvenirs de son enfance. En rapprochant tous les détails données par elle à différentes époques de sa vie, on était arrivé à supposer qu'elle était née dans le Nord de l'Europe, et probablement chez les Esquimaux. De là, elle avait été transportée probablement aux Antilles, et enfin en France. Elle assurait, en effet, qu'elle avait deux fois traversé de longs espaces de mer, et elle paraissait émue lorsqu'on lui montrait des images représentant soit des huttes et des barques du pays des Esquimaux, soit des phoques, soit des cannes à sucres et d'autres productions des îles d'Amérique. Elle croyait se rappeler assez clairement qu'elle avait appartenu comme esclave à une maîtresse qui l'avait beaucoup aimé, mais que le mari, ne pouvant la souffrir, l'avait fait embarquer.

Cette pauvre créature excita beaucoup d'intérêt et de curiosité en France, au milieu du dernier siècle. On écrivit à son sujet un article dans le *Mercur* de France du mois de septembre 1731, et, 1755, un petit opuscule auquel nous avons emprunté notre récit. Aujourd'hui l'on serait étonné d'en voir dans une déconverte semblable, et l'on ne tarderait pas probablement à connaître la vérité sur l'origine d'un enfant

ainsi abandonné. La facilité des communications, la police mieux faite, l'activité de la presse, la publicité, fourniraient promptement les moyens de remonter aux explications naturelles d'un semblable événement. Ce sont d'ailleurs cet étonnement de nos pères et cette impossibilité d'arriver à percer ce qu'il y avait d'obscur et de mystérieux dans la vie de la pauvre sauvage qui, en montrant le progrès accompli depuis un siècle dans les relations de la société, méritent à cette anecdote l'honneur de ne pas tomber tout à fait dans l'oubli. FIN.

Pensées.

Une courte satire amuse; une longue justification ennuit.

Ceux qui veulent toujours analyser, ressemblent au chimiste qui, pour connaître les fleurs, en détruit l'éclat et le parfum.

L'anatomie nous convainc de l'immortalité de l'âme: en disséquant un corps, il est impossible de croire que ce soit là tout l'homme!

Tant qu'on peut se purger de son propre mérite, on n'emploie point celui de ses ancêtres.

Une famille vertueuse est un vaisseau lent pendant la tempête par deux ancres, la religion et les mœurs.

Le salut de tous est dans l'harmonie sociale et l'auventissement de l'esprit de parti.